Samedi 7 avril 2012 • 20h30 [GMT+ 1]

NUMÉRO 193

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

▪ AUTISMES ▪

"Margot" premier entretien de la série-documentaire "Que sont ils devenus ?"

Voici "Margot" !

Premier entretien de la série documentaire "Que sont ils devenus?".

Cette suite de court-métrages conte les histoires d'enfants autistes dont le destin a été infléchi par la rencontre avec un praticien orienté par la psychanalyse.

L'actualité nous a poussés à accélérer notre projet en cours : tenter d'objectiver ce travail qu'un projet de loi voudrait interdire.

Réalisé par des élèves de la FEMIS et d'autres jeunes cinéastes, chaque film concerne un patient. Ils s'entretiennent avec un jeune et son entourage: ses parents, ses frères ou sœurs, son médecin généraliste, son kinésithérapeute... Jeunes artistes, ils recueillent les témoignages et transmettent. Aucun psychanalyste n'apparaît à l'écran.

Pour écarter toute idée "d'utilisation de la relation transférentielle" (pour le formuler grossièrement) les praticiens n'interpellent pas directement leurs patients. Soit nous nous en chargeons, soit il existe un autre intermédiaire que le praticien pressent. A toutes les personnes interrogées, le projet et le contexte politique sont exposés ainsi que notre position, celle non d'exhiber mais d'attendre d'elles un enseignement.

Toutes les précautions sont prises à chaque étape: tournage, diffusion... pour éviter leur déstabilisation et respecter leur temporalité.

Le documentaire s'adresse à tous les publics : aux communautés de travail déjà convaincues, aux professionnels dubitatifs ou hostiles ou à une audience beaucoup plus large et non avertie.

Les n° 2 et 3 sont en cours. Pour les entretiens suivants, nous lançons un appel aux institutions et aux praticiens qui proposeraient des patients à contacter, mais aussi aux familles, aux patients eux-mêmes qui souhaiteraient témoigner.

A diffuser sans modération !

Annie Smadja

pédopsychiatre, membre de l'ACF Réunion

87 rue des Sables 97434 Saint Gilles Les Bains

tél 0262 32 52 90 (heure France Métropolitaine +2)

doc.que.sont.ils.devenus@gmail.com

PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

à l'initiative de l'Institut psychanalytique de l'Enfant (Université populaire Jacques-Lacan)

SIGNER LA PÉTITION EN LIGNE

SUR LE SITE lacanquotidien.fr

>>Depuis le 16 février, jour de la mise en ligne de la pétition,

10 964 signatures ont été déjà recueillies.

LE TEXTE DE LA PÉTITION INTERNATIONALE POUR L'ABORD CLINIQUE DE L'AUTISME

▪ ILS SOUTIENNENT LA PÉTITION ▪

▪ DIRECTEURS D'ÉTABLISSEMENT– CHEFS DE SERVICE :

- Bertrand Martinelli, directeur du Home-Chez-Nous, Le Mont, Suisse
- Evelyne Bridoux, directrice de l'association Le Compagnon blanc, Lille
- Jeannine Chabanne, directrice de l'association Ionesco, La Chapelle-Anthenaise
- André Guillermic, directeur de l'entreprise Cobasit, Plouha
- Didier Delahaigue, chef de service éducatif à l'IME Les Terrasses, Nice
- Michèle Lafrance, directrice clinique à la Maison L'Eclaircie de Montréal, Canada
- Aline Kebers, responsable de maison au Centre Parhélie, Bruxelles, Belgique
- Marie-Jo Bodin, chef d'établissement scolaire de l'éducation nationale, Tours
- Maurice Bornet, directeur de l'association AVIHE, Saint-Amant-Tallende
- Cécile Poueyto, directrice de l'association AED, Bordeaux
- Stefania Angioni, chef de service éducatif à l'institut médico-social professionnel, Strasbourg
- Patrick Torre, directeur du Centre de pré-orientation Avvene, Bastia
- Anne David, chef de service éducatif à l'ADIR, Toulon
- Marie Bernard-Granger, cadre de santé aux hôpitaux du Léman, Thonon-les-Bains
- Dominique Courtois, cadre de santé au Centre hospitalier sud-francilien, Yerres
- Christine Venries, cadre de santé au Centre psychothérapique de l'Ain, Bourg-en-Bresse

▪ L'INCONSCIENT DANS LA CRISE ▪

Par *Réginald Blanchet*

La malédiction qui eut raison du Crétois Vaggelis Petrakis

L'information choqua. Elle était alarmante. Aux dires du ministre de la santé le taux de suicide en Grèce dans les cinq premiers mois de l'année 2011 avait enregistré une hausse de 40% par rapport à la même période de l'année précédente. Cette hausse brutale, sans doute la plus forte de l'Union européenne[1] aura fait passer le taux de suicide global pour le pays de 2.8 à presque 6 pour 100.000 habitants[2]. Il reste l'un des taux les plus bas, quoique vraisemblablement sous-évalué, d'Europe et d'Occident, les U.S.A. enregistrant un taux de 10 suicides pour 100.000 habitants. On tiendra pour établie l'orientation forte à la hausse des suicides et sa corrélation étroite avec la situation de crise économique grave qui sévit en Grèce. On a là la confirmation du fait de société déjà anciennement étudié par Emile Durkheim et Maurice Halbwachs, parmi les premiers, et encore souligné s'il en était besoin par les dernières enquêtes disponibles. Il est de fait que, s'agissant de la population en âge de travailler, le nombre des suicides baisse pendant les cycles d'expansion économique et croît dans les périodes de récession[3]. Il est de fait aussi que, toutes choses étant égales d'ailleurs, les chômeurs se suicident 2 fois plus que les actifs employés[4] et 3 fois plus s'agissant des hommes âgés d'une quarantaine d'années[5]. Il est de fait encore que le suicide demeure de façon largement prédominante l'affaire des hommes alors que la tentative de suicide reste l'apanage des femmes, à l'exception notable de la Chine où le suicide des femmes, des veuves notamment, jouit d'un statut honorifique prévalent.

Ces tendances générales ne doivent pas masquer pour autant les particularités locales d'un phénomène auquel l'épithète de « crises suicidaires » semblerait

appropriée. C'est ainsi qu'en Grèce si la plupart des suicides ont lieu dans l'Attique la Crète semble, de façon à première vue inexplicable, particulièrement touchée. Hérakleion, centre commercial de l'île, enregistre une crue significative du taux des mortalités survenues par suicide. Le fait concerne de façon élective les entrepreneurs dont aucun, d'ailleurs, il est à noter, ne présente d'antécédents psychiatriques. Ce sont aussi les hommes, âgés de 35 à 60 ans et ruinés financièrement, qui ont majoritairement recours à la ligne téléphonique mise en service par l'ONG *Klimaka* afin d'aider les personnes en situation de détresse[6]. Mais par-delà le déterminisme social indéniable qui se fait valoir ici, ou mieux au cœur de celui-ci, la mort volontaire demeure un événement d'ordre éminemment personnel. La diversité de ses modalités fait d'elle une réponse dont la singularité de celui qui se la donne ne saurait être détachée. Le sociologue déjà le soulignait, sobrement : « Les raisons du suicide sont en nous mais aussi hors de nous »[7]. Et plus explicitement : « Ce n'est pas que la misère des ouvriers qui chôment, les banqueroutes, les faillites et les ruines, soient la cause immédiate de beaucoup de suicides […] » mais que dans cette situation de désintégration sociale « les motifs individuels que les hommes peuvent avoir de désirer la mort » s'imposent à eux de façon prévalente et s'avèrent à même de l'emporter[8]. Ceci n'est pas pour éliminer la contingence ultime qui marque l'acte suicidaire. Il est imputable à ce titre à quelque forme de *δυστυχία*, à l'infortune de la mauvaise rencontre. Car telle peut être dite la rencontre que fit pour finir le Crétois Vaggelis Petrakis et qui scella d'un coup son destin, désormais emblématique pour beaucoup. Dans son édition du 20 septembre 2011 le *Wall Street Journal* nous livre son histoire.

La faute

C'est l'aventure fabuleuse d'un petit va-nu-pieds des montagnes qui, à force de courage, d'opiniâtreté et de labeur incessant finit par s'élever, à l'âge de 47 ans, au rang de petit patron, grossiste en fruits et légumes à Hérakleion. Son commerce qu'il ouvrit dans les années 2000 grâce à ses économies et à l'appoint substantiel de prêts bancaires paraissait florissant et assuré d'un bel avenir n'était la crise qui débuta à la fin de la décennie. L'affaire se retrouva alors grevée de la dette colossale de 600.000 euros accumulée au cours des années passées. Pris en étau entre les clients mauvais payeurs et les banques qui se montraient désormais plus strictes dans cette période d'instabilité

quant aux conditions d'octroi de crédits le commerçant était devenu insolvable. Ce n'était pas seulement les liquidités qui lui faisaient défaut au moment de faire face à ses propres échéances, c'était bien plus gravement que les marges bénéficiaires de l'entreprise se trouvaient de plus en plus réduites et plaçaient celle-ci sur la voie de la faillite à terme. Par la force des choses le commerçant était acculé à faire office de banquier de fait voué, au surplus, à fonctionner à perte. Ses clients lui imposaient de longs délais avant de régler leurs achats et lui remettaient à cet effet des chèques post-datés. Dans l'impossibilité de tenir jusqu'à la date d'effet des chèques le grossiste les escomptait à la banque au prix d'une commission que ces dernières prélevaient. Ce système para-bancaire fonctionnant au moyen de chèques post-datés est courant. Il n'est pas pour rien dans l'emballement de la création monétaire et de la crise de surendettement qui en a résulté. Si on ajoute à cela le défaut de paiement pur et simple que lui opposaient sans détour nombre de ses partenaires en affaires, sans doute eux-mêmes placés dans l'incapacité d'honorer leurs dettes, l'entreprise, comme le déclara madame Petrakis au lendemain du suicide de son mari, se dirigeait lentement mais sûrement, sans qu'ils y prennent garde, vers la faillite.

Au printemps 2010, pris à la gorge, Vaggelis Petrakis eut recours à un stratagème. Il commit un faux. Un chèque à son profit provenant prétendument d'une société avec laquelle il n'entretenait aucune relation d'affaires. Le chèque post-daté comme de bien entendu fut mis à l'escompte. Mais la banque n'eut pas de mal à découvrir la supercherie. La police intervint, perquisitionna, les journaux se saisirent de l'affaire qui fit grand bruit. L'identité du faussaire ne fut pas révélée. Les regards, avertis, se dirigèrent néanmoins immanquablement sur Vaggelis Petrakis. C'est alors que n'en pouvant plus ce dernier tenta de mettre fin à ses jours. Il absorba un mélange de bière et d'essence. Il se ravisa à la dernière minute et appela son fils à la rescousse, qui le conduisit à l'hôpital. Il s'en tira. Sa femme lui fit promettre de ne plus céder à ce désespoir. Ne s'étaient-ils pas toujours tirés d'affaire ? et dans des circonstances bien plus rudes ? Pour sûr qu'ensemble ils viendraient à bout une fois de plus de l'adversité. Mais Vaggelis le croyait-il ? Pouvait-il le croire au vu du gouffre que représentait cette dette impossible à éteindre ? Il connaissait Georgia depuis sa plus tendre enfance. Ils s'aimaient. Petit vendeur ambulant de loukoum il battait la campagne pieds nus pour gagner son pain. A

Georgia il ne manquait pas de réserver le meilleur loukoum de sa marchandise, le dernier. L'offrir à son plaisir était la vraie rétribution de sa peine. Ils se marièrent. Ils eurent deux enfants.

A vrai dire, la faute de Vaggelis Petrakis fut double. Ce fut, bien sûr, de commettre un acte frauduleux. Mais ce fut, peut-être plus essentiellement, d'avoir succombé à ce volontarisme qui confinait à la témérité, de s'être endetté au-delà de toute mesure, et pis encore de s'être aveuglé obstinément sur les chances raisonnables qu'il avait de se tirer d'affaire. Fût-il à ce point dupe de sa croyance aux mérites de l'effort individuel, du travail sans relâche jour et nuit qui lui avait valu de se sortir de la misère et d'acquérir la position enviable qui était la sienne depuis peu ? Sans doute quelque chose des règles du jeu du capitalisme financiarisé avaient dû échapper au self made man qu'il était et à l'entrepreneur indépendant qu'il avait voulu devenir à toute force. N'était-ce pas là la méprise que venait redoubler l'autre méprise, de ce chèque si manifestement contrefait que sa qualité d'acte manqué ne saurait faire de doute. Il ne fallut pas le moindre effort aux banquiers, on l'a dit, pour éventer l'affaire tant la ficelle était grosse et l'ingénuité de l'apprenti faussaire flagrante. Vaggelis Petrakis se retrouva pour ainsi dire pris au piège de ses vertus. Il devait les aimer assez pour ne pas s'être aperçu, sinon bien tardivement, que ce n'étaient pas elles qui faisaient la loi dans ce monde. Il n'est pas interdit de voir dans sa tentative de fraude l'essai désespéré de se mettre au diapason de ce monde. Banquier de fait et banquier à perte, il l'était pour les autres. Lorsqu'il voulut l'être pour lui-même et pour son seul profit au détriment de la banque officielle, il se fit prendre. Cet échec fit pour lui sans doute l'effet d'un moment de vérité : c'était la fin. La fin de son aventure, la fin de l'aventure de toute sa vie. Il l'anticipa en décidant d'y mettre un terme. Il atermoya cependant. Au moment ultime il fit appel à son fils.

>> Lire la suite de l'article.

▪ CHRONIQUE ▪

Philippe Hellebois

38 témoins

Film de Lucas Belvaux avec Yvan Attal, Sophie Quinton, Nicole Garcia

Les *tweets* de G. Miller publiés dans *Lacan Quotidien* voici quelques semaines (on attend impatiemment les suivants !) donnaient envie de voter Mélanchon – avant que la presse n'en parle – tout comme d'aller au cinéma voir **le dernier film d'un Parisien belge, Lucas Belvaux, *38 témoins*.** Le conseil était judicieux – le film, **beau et horrible à la fois, éclaire ce que J.-A. Miller appelait récemment (« Le théâtre secret de la pulsion », *Le Point* du 22 mars 2012) notre part d'inhumanité**. On ne dira pas qu'il s'agit d'une chronique de notre inhumanité ordinaire – l'expression est non seulement un peu trop facile, mais courte puisque mon compatriote fait plus et beaucoup mieux que de s'en apercevoir, mais s'intéresse à la façon d'y répondre. On le dira donc à la fois lacanien et belge – un de plus !

Une jeune femme a été sauvagement assassinée en pleine nuit sous les arcades de la rue de Paris au Havre – le quartier est classé au patrimoine mondial de l'Unesco, d'un goût parfait, le beau recouvre décidément l'horreur. En effet, les habitants de l'immeuble d'en face déclarent, dans un bel ensemble, n'avoir rien vu, rien entendu ! En fait, tous sauf un, qui commence par ne rien dire pendant plusieurs jours pour finalement en arriver à vider son sac. Il fait un premier récit à son amie, absente au moment des faits, pendant

qu'elle dort. Curieux ! Pourquoi ce détour ? Par lâcheté – serait-il plus facile de parler à quelqu'un qui dort ? Hum ! Ne s'agit-il pas plutôt d'un détour par l'inconscient ? **Endormie, elle ne le voit pas, et n'est plus que regard – c'est parce qu'il est regardé qu'il parle. Regardé par quoi ? Par ce qu'il a vu !** Son amie, qui a entendu son récit sans s'en apercevoir, s'en trouve touchée elle aussi, se réveille dans un état second, le somme de s'expliquer, et ne lui laisse plus d'autre choix que d'aller à la police. C'est ce détour qui lui permet donc de véritablement se décider.

Il avait entendu un premier cri féminin, inouï, long, terrifiant suivi d'un second, qui était pire encore. Ensuite, il avait vu la femme entrer dans un immeuble en titubant et en se tenant le ventre. Elle avait alors disparu de sa vue, et il était retourné se coucher. Il précisa même aux policiers que ces cris étaient tels qu'il était rigoureusement impossible de ne pas les avoir entendus, et que depuis leurs fenêtres, on ne pouvait pas ne pas voir. Abasourdis par ce témoin qui dément trente-sept autres, les policiers les réinterrogent et s'entendent confirmer sa version : tous ont entendu, et certains vu plus encore ! L'un d'eux était même sorti sur son balcon, demandant à l'agresseur et à sa victime, qu'il avait pris pour un couple, de faire moins de bruit !

Lucas Belvaux ne fait pas de psychologie, n'essaie jamais de comprendre, et de répondre à la sempiternelle question de savoir *Pourquoi les témoins n'ont-ils rien fait ?* alors qu'ils ne couraient aucun risque à appeler la police. Son propos est différent, et plus sûr, de chercher à éclairer ce qui se passe ensuite. **Il part du fait que les témoins ont rencontré quelque chose de réel, n'ont rien voulu en savoir, mais en restent néanmoins prisonniers**. C'est surtout vrai pour celui qui a fini par parler et faire parler tous les autres. Il n'était pas sorti indemne de cette terrible nuit : il en restait obsédé, voire sidéré, et ne se sentait plus appartenir au même monde que celui de ses semblables. Celui qui a parlé n'était pas le meilleur, mais sans doute le plus touché. Pourquoi ? C'est une question, encore et toujours psychologique, à laquelle le film ne cherche pas à répondre.

En revanche, ce qu'il montre c'est que le témoin parle pour sortir du silence dans lequel l'a plongé le cri de la femme suppliciée. C'est le cri qui a installé le silence, et non l'inverse – cela peut nous rappeler ce que **Lacan dit du célèbre tableau de Munch *Le cri*, « le cri fait le gouffre où le silence se rue »**. Qu'est-ce que ce silence sinon celui du théâtre secret de la pulsion ? Il a entendu, vu, et … assisté à une part de son propre

théâtre de la cruauté (voir JAM, *ibid.)*

Ce film illustre remarquablement le rapport au réel du sujet névrosé, en montrant combien le sujet comme tel est un sujet qui se défend de ce qu'il éprouve de pire. Le réel est toujours écarté par le sujet qui se constitue de cette évacuation même que Freud avait nommée défense. Cela dit, si l'on peut, si l'on doit faire l'éloge de la défense (titre d'un article fameux d'Alain Merlet), cela ne revient évidemment pas à faire celui de la lâcheté face au pire. En effet, **la question du courage et de la lâcheté ne se situe pas au niveau où le sujet rencontre un réel, mais seulement ensuite**.

Une fois qu'il s'est défendu qu'en fait-il ? N'est-ce pas dans l'après-coup de la défense nécessaire que la question éthique se pose ? Cela constitue **une séquence articulée en trois parties : la rencontre, la défense et la parole, ou en d'autres termes encore, ce que Lacan a appelé l'instant de voir, le temps pour comprendre, et le moment de conclure**. Il est hautement souhaitable que le temps intermédiaire, celui pour comprendre, soit le plus réduit possible. On peut concevoir aisément qu'à s'éterniser, il peut aussi devenir celui de toutes les compromissions, et ceci d'autant plus que l'un des secrets de cette histoire, de toute histoire, c'est sans doute qu'il n'y a rien à comprendre. Le sujet a vu, entendu, éprouvé, et n'a rien dit – c'est comme ça. Il n'y a rien à comprendre, mais dans certains cas comme celui illustré par le film, ou dans les nombreuses atrocités de notre histoire contemporaine, il y a à réagir le plus rapidement possible, tout en sachant que le réel insupportable a et aura toujours un temps d'avance.

Ce film est en soi déjà une lecture puisqu'il est inspiré d'un roman, au demeurant formidable, de **Didier Decoin**, ***Est-ce ainsi que les femmes meurent ?*** (Grasset, 2009), roman qui lui-même se basait sur un fait divers évidemment américain. Lucas Belvaux a privilégié le point de vue du témoin alors que le roman de D. Decoin accordait beaucoup plus d'importance aux personnages de l'assassin, décrit comme un psychotique nécrophile, et à celui de la victime, une jeune Italo-américaine, présentée comme homosexuelle. Le livre et son titre mènent le lecteur à une interprétation sexuelle des choses, le film au réel ininterprétable ₪

▪ À PARAÎTRE PROCHAINEMENT▪

Les autistes doivent-ils nous écouter, ou devons-nous les entendre ?

▪ Voici, avant sa parution, dans le courant de la semaine prochaine, un extrait de l'avant-propos d'Alexandre Stevens :

« […] Dans un premier temps, nous faisons connaissance avec l'enfant, nous l'abordons sans savoir ce qui convient pour lui, nous cherchons à suivre ses signifiants, ses inventions. C'est le temps nécessaire de la rencontre puis au surgissement d'une surprise. Ensuite nous soutenons l'invention du sujet. Ces inventions seront bien sûr très différentes d'un sujet à l'autre, au cas par cas. Certains s'attacheront à un effort de bien-dire afin de traduire le mieux possible ce qu'ils rencontrent. Ainsi cet enfant perdu dans des histoires sans fin d'allure mythomaniaque, souvent

inquiétantes et qui va progressivement s'apaiser en s'orientant sur un savoir de la langue. Il se met alors à porter une attention toute particulière à la grammaire et à l'exactitude des expressions. On peut mesurer dans ce cas l'importance qu'il y a pour ces enfants à être intégrés autant que possible dans un travail scolaire et d'apprentissage. Tel autre, aux prises avec des débordements de l'ordre sexuel dans son discours, par ailleurs très décousu, finira par développer un savoir détaillé et organisé sur la reproduction des oiseaux, permettant du même coup de localiser hors corps ce débridement. D'autres encore inventent des bricolages, tels la machine à contention de T. Grandin, qui viennent reconstituer l'image du corps ou la compléter un peu. Toutes ces inventions et ces élaborations symptomatiques permettent au sujet de localiser et de limiter les irruptions du réel et ainsi de trouver sa place dans le lien social, de s'ouvrir au monde et aux autres. »

****

CONVERSATION UFORCA POUR L'UPJL

A l'écoute des autistes

CONVERSATION ANIMÉE PAR JACQUES-ALAIN MILLER

Samedi 30 juin 2012, de 10h à 13h et de 15h à 18h
Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, Paris Ve
Accueil à 9h30

La Conférence de presse qui s'est tenue le 4 mars dernier à Paris sous le titre *Autisme et psychanalyse* a fait connaître la nouvelle attaque de la psychanalyse par la Haute Autorité de Santé. La prise en otage de l'HAS par des associations minoritaires appuyées par des experts autoproclamés veut réserver l'abord et le traitement des sujets dits autistes à des méthodes autoritaires d'apprentissage et d'éducation. Une fois de plus l'arme fatale est l'évaluation.
L'autisme est né de la rencontre de la psychiatrie et de la psychanalyse dans la clinique de Bleuler. L'entité a acquis son indépendance avec Kanner en 1943 et Asperger en 1944. Depuis leurs travaux d'autres cliniciens et théoriciens ont fait date. La publication, par certains sujets autistes eux-mêmes, du récit de leur expérience, par leur parent parfois, permet de prendre en compte les dits autistiques de la façon la plus sérieuse. La psychanalyse a toujours pris son point de départ dans les dits des patient(e)s et cela a toujours été sa force, cela a constitué le ferment de son invention. La cure permet de marquer la diversité des phénomènes et leur complexité qui est aujourd'hui évidente pour les scientifiques dignes de ce nom, à l'opposé du scientisme dogmatique du behaviorisme de la HAS. Écoutons les autistes et ce qu'ils disent. C'est la meilleure approche souhaitable dans le traitement ou l'abord de l'autisme : celui qui respecte la singularité et le choix, celui qui facilite la trouvaille et l'invention, celui qui sait laisser libre et « forcer doucement », celui qui sait recueillir ce savoir précieux que détient le sujet autiste lui-même. Les modes de communication du sujet autiste peuvent en être divers mais cette communication existe toujours : faisons le recueil des dits autistiques, voyons ce que nous avons aussi à leur dire, comme nous le proposait Lacan en 1975. Enfin, surtout, nous témoignerons du travail accompli dans les Sections cliniques depuis presque trente ans dans l'accueil et le traitement de l'autisme qu'il soit enfant ou adulte, en institution comme dans le cabinet de l'analyste.

Avec la participation annoncée de François Ansermet, Antonio Di Ciaccia, Éric Laurent, Jean-Claude Maleval et Alexandre Stevens.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

- présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com
- diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr
- conseiller jacques-alain miller
- rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du Lacan Quotidien

- pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
- rédaction bertrand lahutte, hervé damase
- la revue de presse armelle gaydon
- designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
- technique mark francboizel & family & olivier ripoll
- lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr
- médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪suivre Lacan Quotidien :

- ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou
- pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : gil caroz
- amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura
- secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing
- EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e

promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

₪ À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à mentionner *manuellement* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 ₪